

Tawakkol Karman, révolutionnaire et adepte de la non-violence

Récipiendaire du prix Nobel de la paix en 2011, dans l'euphorie des révolutions arabes, la militante yéménite prend la Tunisie pour modèle.



Espen Rasmussen/PANOS-REA

Icône de la révolution yéménite, Tawakkol Karman invite les pays occidentaux à sortir du silence face aux extrémismes de tous bords.

Tawakkol Karman n'a rien perdu de son énergie. Cette femme, née au Yémen en 1979 dans la localité de Mekhlaf, s'est fait connaître du grand public en recevant le prix Nobel de la paix 2011, partagé avec les Libériennes Ellen Johnson Sirleaf et Leymah Gbowee. Le comité Nobel avait entendu mettre en avant des femmes luttant par la non-violence en faveur « *de la sécurité des femmes et de leurs droits à participer aux processus de paix* ».

C'était il y a trois ans, dans l'euphorie des révoltes arabes. Tawakkol Karman, première femme arabe à recevoir la prestigieuse récompense, aurait pu disparaître des radars avec son prix. Mais non. La voilà encore, cette fois au Forum mondial Convergences à Paris. Puis fin septembre, à New York, pour l'Assemblée générale des Nations unies.

« C'était comme un mur dressé entre les autres et moi »

À Paris, les invités se succèdent pour la rencontrer. Elle est arrivée la veille de Sanaa, capitale du Yémen. Pas intimidée pour un sou dans les salles du bon vieux Palais Brongniart, l'ancienne Bourse.

Elle apparaît vêtue d'une longue abaya noire et d'un joli foulard vert. Elle a abandonné le niqab en 2005 « *parce que c'était comme un mur dressé entre les autres et moi* », dira-t-elle alors pour se justifier. Elle n'a rien perdu de sa verve. Extravertie, elle parle avec ses mains et son regard captive l'auditoire.

Son mari la chaperonne lors des interviews. Et s'impatiente. Il fait les cent pas dans la salle et voudrait lui souffler ses réponses. Mais elle ne s'en laisse pas conter. L'ex-journaliste, diplômée de sciences politiques de l'université de Sanaa et de droit international de l'université d'Alberta au Canada, passe de l'arabe à l'anglais si besoin, provoquant le désarroi de son mari.

« Nous avons obtenu la liberté de manifester »

Quel bilan fait-elle de la révolution yéménite dont elle fut une des icônes et qui aboutit au départ du président Ali Abdallah Saleh? « *Nous avons obtenu la liberté de manifester, de nous exprimer, de créer des partis politiques*, dit-elle, *mais beaucoup reste à faire pour soutenir le gouvernement transitionnel.* »

« *Nous sommes dans le processus de finalisation de la Constitution* », ajoute-t-elle. « *Un dialogue national est en cours depuis janvier, il est prévu de durer dix mois. Deux mille résolutions ont été prises qui devaient être appliquées dès la fin du dialogue national. Mais le processus a déraillé, à cause des houthistes* », des milices chiites armées du nord du Yémen, soutenues par l'Iran qui, explique-t-elle, veut diviser le pays. « *Elles contrôlent les deux gouvernorats de Saïda et d'Omra, dans le nord du pays. Elles veulent le chaos et la chute de l'État yéménite.* »

« Nous avons besoin d'une feuille de route »

Au Yémen, Tawakkol Karman dirige toujours l'ONG « Femmes journalistes sans chaîne », qu'elle a créée en 2005. Elle siège aussi à la commission de l'ONU pour la réalisation des Objectifs du millénaire pour le développement.

Politiquement, elle n'a pas démissionné du parti Al Islah, rassemblement de formations allant des Frères musulmans au courant salafiste. Mais elle dit avoir pris ses distances et préside depuis trois ans le « conseil des jeunes révolutionnaires » qui, annonce-t-elle, « *deviendra bientôt un parti politique* ».

La lauréate du prix Nobel est consciente de l'impasse dans laquelle se trouvent certains pays arabes. « *Nous n'avons pas tous réussi encore comme la Tunisie* », pays qui pour elle est un modèle, notamment pour les femmes. « *Nous avons besoin d'une feuille de route pour la transition démocratique.* »

A l'adresse des pays occidentaux

Bien qu'adepte de la non-violence, elle soutient la campagne de frappes de Barack Obama en Irak contre les djihadistes de l'État islamique (connu dans le monde arabe sous l'acronyme Da'esh). Mais elle persiste en soutenant la révolution syrienne: « *C'est une juste cause, mais ce n'est pas par la violence que les Syriens réussiront à faire tomber la dictature. Je suis sûre qu'ils peuvent trouver leur dignité et leur liberté sans l'aide de quiconque à l'extérieur.* »

Elle poursuit, à l'adresse des pays occidentaux: « *Si vous voulez aider ceux qui dans le monde arabe militent pour la liberté, dites-vous que votre silence face aux régimes dictatoriaux et aux contre-révolutionnaires renforce les extrémistes de tous bords.* »

Nelson Mandela et Gandhi

Comme beaucoup de jeunes de sa génération au Moyen-Orient, Tawakkol Karman a été bercée par l'exemple des deux grands leaders sud-africain et indien, Nelson Mandela et Gandhi. « *Comme eux, je suis convaincue que la violence n'est pas la solution, encore plus dans cette période de contre-révolution à laquelle on assiste en Égypte ou même au Yémen.* » Elle tient cette détermination de son père: « *Il avait démissionné de son poste de ministre en 1994 pour*

protester contre la corruption qui gangrenait la classe politique de mon pays. » Elle-même avait lancé en 2007, avec d'autres militants, des manifestations hebdomadaires sur la place de l'université à Sanaa pour exiger des réformes. Dans la foulée de la révolution tunisienne en 2011, « *nos revendications pour la liberté se sont transformées: nous voulions un changement de régime* ». En 2012, c'est fait, le président Saleh quitte le pouvoir.

Agnès Rotivel

<http://www.la-croix.com/Actualite/Monde/Tawakkol-Karman-revolutionnaire-et-adepte-de-la-non-violence-2014-09-14-1205946>

